

CHAPITRE DEUXIÈME

VOLEUR ET VOLÉ

Torrès dormait depuis une demi-heure environ, lorsqu'un bruit se fit entendre sous les arbres. C'était un bruit de pas légers, comme si quelque visiteur eût marché pieds nus, en prenant certaines précautions pour ne pas être entendu. Se mettre en garde contre toute approche suspecte aurait été le premier soin de l'aventurier, si ses yeux eussent été ouverts en ce moment. Mais ce n'était pas là de quoi l'éveiller, et celui qui s'avavançait put arriver en sa présence, à dix pas de l'arbre, sans avoir été aperçu.

Ce n'était point un homme, c'était un «guariba».

De tous ces singes à queue prenante qui hantent les forêts du Haut-Amazone, sahuis aux formes gracieuses, sajours cornus, monos à poils gris, sagouins qui ont l'air de porter un masque sur leur face grimaçante, le guariba est sans contredit le plus original. D'humeur sociable, peu farouche, très différent en cela du «mucura» féroce et infect, il a le goût de l'association et marche le plus ordinairement en troupe. C'est lui dont la présence se signale au loin par ce concert de voix monotones, qui ressemble aux prières psalmodiées des chantres. Mais, si la nature ne l'a pas créé méchant, il ne faut pas qu'on l'attaque sans précaution. En tout cas, ainsi qu'on va le voir, un voyageur endormi ne laisse

pas d'être exposé, lorsqu'un guariba le surprend dans cette situation et hors d'état de se défendre.

Ce singe, qui porte aussi le nom de «barbado» au Brésil, était de grande taille. La souplesse et la vigueur de ses membres devaient faire de lui un vigoureux animal, aussi apte à lutter sur le sol qu'à sauter de branche en branche à la cime des géants de la forêt.

Mais, alors, celui-ci s'avavançait à petits pas, prudemment. Il jetait des regards à droite et à gauche, en agitant rapidement sa queue. À ces représentants de la race simienne, la nature ne s'est pas contentée de donner quatre mains,--ce qui en fait des quadrumanes--, elle s'est montrée plus généreuse, et ils en ont véritablement cinq, puisque l'extrémité de leur appendice caudal possède une parfaite faculté de préhension.

Le guariba s'approcha sans bruit, brandissant un solide bâton, qui, manoeuvré par son bras vigoureux, pouvait devenir une arme redoutable. Depuis quelques minutes, il avait dû apercevoir l'homme couché au pied de l'arbre, mais l'immobilité du dormeur l'engagea, sans doute, à venir le voir de plus près. Il s'avança donc, non sans quelque hésitation, et s'arrêta enfin à trois pas de lui.

Sur sa face barbue s'ébaucha une grimace qui découvrit ses dents

acérées, d'une blancheur d'ivoire, et son bâton s'agita d'une façon peu rassurante pour le capitaine des bois.

Très certainement la vue de Torrès n'inspirait pas à ce guariba des idées bienveillantes. Avait-il donc des raisons particulières d'en vouloir à cet échantillon de la race humaine que le hasard lui livrait sans défense? Peut-être! On sait combien certains animaux gardent la mémoire des mauvais traitements qu'ils ont reçus, et il était possible que celui-ci eût quelque rancune en réserve contre les coureurs des bois.

En effet, pour les Indiens surtout, le singe est un gibier dont il convient de faire le plus grand cas, et, à quelque espèce qu'il appartienne, ils lui donnent la chasse avec toute l'ardeur d'un Nemrod, non seulement pour le plaisir de le chasser, mais aussi pour le plaisir de le manger.

Quoi qu'il en soit, si le guariba ne parut pas disposé à intervertir les rôles cette fois, s'il n'alla pas jusqu'à oublier que la nature n'a fait de lui qu'un simple herbivore en songeant à dévorer le capitaine des bois, il sembla du moins très décidé à détruire un de ses ennemis naturels.

Aussi, après l'avoir regardé pendant quelques instants, le guariba commença à faire le tour de l'arbre. Il marchait lentement, retenant son souffle, mais se rapprochant de plus en plus. Son

attitude était menaçante, sa physionomie féroce. Assommer d'un seul coup cet homme immobile, rien ne devait lui être plus aisé, et, en ce moment, il est certain que la vie de Torrès ne tenait plus qu'à un fil.

En effet, le guariba s'arrêta une seconde fois tout près de l'arbre, il se plaça de côté, de manière à dominer la tête du dormeur, et il leva son bâton pour l'en frapper.

Mais, si Torrès avait été imprudent en déposant près de lui, dans le creux d'une racine, l'étui qui contenait son document et sa fortune, ce fut cette imprudence cependant qui lui sauva la vie.

Un rayon de soleil, se glissant entre les branches, vint frapper l'étui, dont le métal poli s'alluma comme un miroir. Le singe, avec cette frivolité particulière à son espèce, fut immédiatement distrait. Ses idées--si tant est qu'un animal puisse avoir des idées--, prirent aussitôt un autre cours. Il se baissa, ramassa l'étui, recula de quelques pas, et, l'élevant à la hauteur de ses yeux, il le regarda, non sans surprise, en le faisant miroiter. Peut-être fut-il encore plus étonné, lorsqu'il entendit résonner les pièces d'or que cet étui contenait. Cette musique l'enchantait. Ce fut comme un hochet aux mains d'un enfant. Puis, il le porta à sa bouche, et ses dents grincèrent sur le métal, mais ne cherchèrent point à l'entamer.

Sans doute, le guariba crut avoir trouvé là quelque fruit d'une nouvelle espèce, une sorte d'énorme amande toute brillante, avec un noyau qui jouait librement dans sa coque. Mais, s'il comprit bientôt son erreur, il ne pensa pas que ce fût une raison pour jeter cet étui. Au contraire, il le serra plus étroitement dans sa main gauche, et laissa choir son bâton, qui, en tombant, brisa une branche sèche.

À ce bruit, Torrès se réveilla, et, avec la prestesse des gens toujours aux aguets, chez lesquels le passage de l'état de sommeil à l'état de veille s'opère sans transition, il fut aussitôt debout.

En un instant, Torrès avait reconnu à qui il avait affaire.

«Un guariba!» s'écria-t-il.

Et sa main saisissant la manchetta déposée près de lui, il se mit en état de défense.

Le singe, effrayé, s'était aussitôt reculé, et, moins brave devant un homme éveillé que devant un homme endormi, après une rapide gambade, il se glissa sous les arbres.

«Il était temps! s'écria Torrès. Le coquin m'aurait assommé sans plus de cérémonie!»

Soudain, entre les mains du singe, qui s'était arrêté à vingt pas et le regardait avec force grimaces, comme s'il eût voulu le narguer, il aperçut son précieux étui.

«Le gueux! s'écria-t-il encore. S'il ne m'a pas tué, il a presque fait pis! Il m'a volé!»

La pensée que l'étui contenait son argent ne fut cependant pas pour le préoccuper tout d'abord. Mais ce qui le fit bondir, c'est l'idée que l'étui renfermait ce document, dont la perte, irréparable pour lui, entraînerait celle de toutes ses espérances.

«Mille diables!» s'écria-t-il.

Et cette fois, voulant, coûte que coûte, reprendre son étui, Torrès s'élança à la poursuite du guariba.

Il ne se dissimulait pas que d'atteindre cet agile animal ce n'était pas facile. Sur le sol, il s'enfuirait trop vite; dans les branches, il s'enfuirait trop haut. Un coup de fusil bien ajusté aurait seul pu l'arrêter dans sa course ou dans son vol; mais Torrès ne possédait aucune arme à feu. Son sabre-poignard et sa houe n'auraient eu raison du guariba qu'à la condition de pouvoir l'en frapper.

Il devint bientôt évident que le singe ne pourrait être atteint que par surprise. De là, nécessité pour Torrès de ruser avec le malicieux animal. S'arrêter, se cacher derrière quelque tronc d'arbre, disparaître sous un fourré, inciter le guariba, soit à s'arrêter, soit à revenir sur ses pas, il n'y avait pas autre chose à tenter. C'est ce que fit Torrès, et la poursuite commença dans ces conditions; mais, lorsque le capitaine des bois disparaissait, le singe attendait patiemment qu'il reparût, et, à ce manège, Torrès se fatiguait sans résultat.

«Damné guariba! s'écria-t-il bientôt. Je n'en viendrai jamais à bout, et il peut me reconduire ainsi jusqu'à la frontière brésilienne! Si encore il lâchait mon étui! Mais non! Le tintement des pièces d'or l'amuse! Ah! voleur! si je parviens à t'empoigner!...»

Et Torrès de reprendre sa poursuite, et le singe de détaier avec une nouvelle ardeur!

Une heure se passa dans ces conditions, sans amener aucun résultat. Torrès y mettait un entêtement bien naturel. Comment, sans ce document, pourrait-il battre monnaie?

La colère prenait alors Torrès. Il jurait, il frappait la terre du pied, il menaçait le guariba. La taquine bête ne lui répondait que par un ricanement bien fait pour le mettre hors de lui.

Et alors Torrès se remettait à le poursuivre. Il courait à perdre haleine, s'embarrassant dans ces hautes herbes, ces épaisses broussailles, ces lianes entrelacées, à travers lesquelles le guariba passait comme un coureur de steeple-chase. De grosses racines cachées sous les herbes barraient parfois les sentiers. Il buttait, il se relevait. Enfin il se surprit à crier: «À moi! à moi! au voleur!» comme s'il eût pu se faire entendre.

Bientôt, à bout de forces, et la respiration lui manquant, il fut obligé de s'arrêter.

«Mille diables! dit-il, quand je poursuivais les nègres marrons à travers les halliers, ils me donnaient moins de peine! Mais je l'attraperai, ce singe maudit; j'irai, oui! j'irai, tant que mes jambes pourront me porter, et nous verrons!...»

Le guariba était resté immobile, en voyant que l'aventurier avait cessé de le poursuivre. Il se reposait, lui aussi, bien qu'il fût loin d'être arrivé à ce degré d'épuisement qui interdisait tout mouvement à Torrès.

Il resta ainsi pendant dix minutes, grignotant deux ou trois racines qu'il venait d'arracher à fleur de terre, et il faisait de temps en temps tinter l'étui à son oreille.

Torrès, exaspéré, lui jeta des pierres qui l'atteignirent, mais sans lui faire grand mal à cette distance.

Il fallait pourtant prendre un parti. D'une part, continuer à poursuivre le singe avec si peu de chances de pouvoir l'atteindre, cela devenait insensé; de l'autre, accepter pour définitive cette réplique du hasard à toutes ses combinaisons, être non seulement vaincu, mais déçu et mystifié par un sot animal, c'était désespérant.

Et cependant, Torrès devait le reconnaître, lorsque la nuit serait venue, le voleur disparaîtrait sans peine, et lui, le volé, serait embarrassé même de retrouver son chemin à travers cette épaisse forêt. En effet, la poursuite l'avait entraîné à plusieurs milles des berges du fleuve, et il lui serait déjà malaisé d'y revenir.

Torrès hésita, il tâcha de résumer ses idées avec sang-froid, et, finalement, après avoir proféré une dernière imprécation, il allait abandonner toute idée de rentrer en possession de son étui, quand, songeant encore, en dépit de sa volonté, à ce document, à tout cet avenir échafaudé sur l'usage qu'il en comptait faire, il se dit qu'il se devait de tenter un dernier effort.

Il se releva donc.

Le guariba se releva aussi.

Il fit quelques pas en avant.

Le singe en fit autant en arrière; mais, cette fois, au lieu de s'enfoncer plus profondément dans la forêt, il s'arrêta au pied d'un énorme ficus,--cet arbre dont les échantillons variés sont si nombreux dans tout le bassin du Haut-Amazone.

Saisir le tronc de ses quatre mains, grimper avec l'agilité d'un clown qui serait un singe, s'accrocher avec sa queue prenante aux premières branches étendues horizontalement à quarante pieds au-dessus du sol, puis se hisser à la cime de l'arbre, jusqu'au point où ses derniers rameaux fléchissaient sous lui, ce ne fut qu'un jeu pour l'agile guariba et l'affaire de quelques instants.

Là, installé tout à son aise, il continua son repas interrompu en cueillant les fruits qui se trouvaient à la portée de sa main. Certes, Torrès aurait eu, lui aussi, grand besoin de boire et de manger, mais impossible! Sa musette était plate, sa gourde était vide!

Cependant, au lieu de revenir sur ses pas, il se dirigea vers l'arbre, bien que la situation prise par le singe fût encore plus défavorable pour lui. Il ne pouvait songer un instant à grimper aux branches de ce ficus, que son voleur aurait eu vite fait d'abandonner pour un autre.

Et toujours l'insaisissable étui de résonner à son oreille!

Aussi, dans sa fureur, dans sa folie, Torrès apostropha-t-il le guariba. Dire de quelle série d'invectives il le gratifia, serait impossible. N'alla-t-il pas jusqu'à le traiter, non seulement de métis, ce qui est déjà une grave injure dans la bouche d'un Brésilien de race blanche, mais encore de «curiboca», c'est-à-dire de métis, de nègre et d'Indien! Or, de toutes les insultes qu'un homme puisse adresser à un autre, il n'en est certainement pas de plus cruelle sous cette latitude équatoriale.

Mais le singe, qui n'était qu'un simple quadrumane, se moquait de tout ce qui eût révolté un représentant de l'espèce humaine.

Alors Torrès recommença à lui jeter des pierres, des morceaux de racines, tout ce qui pouvait lui servir de projectiles. Avait-il donc l'espoir de blesser grièvement le singe? Non! Il ne savait plus ce qu'il faisait. À vrai dire, la rage de son impuissance lui ôtait toute raison. Peut-être espéra-t-il un instant que, dans un mouvement que ferait le guariba pour passer d'une branche à une autre, l'étui lui échapperait, voire même que, pour ne pas demeurer en reste avec son agresseur, il s'aviserait de le lui lancer à la tête! Mais non! Le singe tenait à conserver l'étui, et tout en le serrant d'une main, il lui en restait encore trois pour se mouvoir.

Torrès, désespéré, allait définitivement abandonner la partie et revenir vers l'Amazone, lorsqu'un bruit de voix se fit entendre.

Oui! un bruit de voix humaines.

On parlait à une vingtaine de pas de l'endroit où s'était arrêté le capitaine des bois.

Le premier soin de Torrès fut de se cacher dans un épais fourré. En homme prudent, il ne voulait pas se montrer, sans savoir au moins à qui il pouvait avoir affaire.

Palpitant, très intrigué, l'oreille tendue, il attendait, lorsque tout à coup retentit la détonation d'une arme à feu.

Un cri lui succéda, et le singe, mortellement frappé tomba lourdement sur le sol, tenant toujours l'étui de Torrès.

«Par le diable! s'écria celui-ci, voilà pourtant une balle qui est arrivée à propos!»

Et cette fois, sans s'inquiéter d'être vu, il sortait du fourré, lorsque deux jeunes gens apparurent sous les arbres.

C'étaient des Brésiliens, vêtus en chasseurs, bottes de cuir, chapeau léger de fibres de palmier, veste ou plutôt vareuse,

serrée à la ceinture et plus commode que le puncho national. À leurs traits, à leur teint, on eût facilement reconnu qu'ils étaient de sang portugais.

Chacun d'eux était armé d'un de ces longs fusils de fabrication espagnole, qui rappellent un peu les armes arabes, fusils à longue portée, d'une assez grande justesse, et que les habitués de ces forêts du Haut-Amazone manoeuvrent avec succès.

Ce qui venait de se passer en était la preuve. À une distance oblique de plus de quatre-vingts pas, le quadrumane avait été frappé d'une balle en pleine tête.

En outre, les deux jeunes gens portaient à la ceinture une sorte de couteau-poignard, qui a nom «foca» au Brésil, et dont les chasseurs n'hésitent pas à se servir pour attaquer l'onça et autres fauves, sinon très redoutables, du moins assez nombreux dans ces forêts.

Évidemment Torrès n'avait rien à craindre de cette rencontre, et il continua de courir vers le corps du singe.

Mais les jeunes gens, qui s'avançaient dans la même direction, avaient moins de chemin à faire, et, s'étant rapprochés de quelques pas, ils se trouvèrent en face de Torrès.

Celui-ci avait recouvert sa présence d'esprit.

«Grand merci messieurs, leur dit-il gaiement en soulevant le bord de son chapeau. Vous venez de me rendre, en tuant ce méchant animal, un grand service!»

Les chasseurs se regardèrent d'abord, ne comprenant pas ce qui leur valait ces remerciements.

Torrès, en quelques mots, les mit au courant de la situation.

«Vous croyez n'avoir tué qu'un singe, leur dit-il, et, en réalité, vous avez tué un voleur!

Si nous vous avons été utiles, répondit le plus jeune des deux, c'est, à coup sûr, sans nous en douter; mais nous n'en sommes pas moins très heureux de vous avoir été bons à quelque chose.»

Et, ayant fait quelques pas en arrière, il se pencha sur le guariba; puis, non sans effort, il retira l'étui de sa main encore crispée.

«Voilà sans doute, dit-il, ce qui vous appartient, monsieur?

--C'est cela même», répondit Torrès, qui prit vivement l'étui, et ne put retenir un énorme soupir de soulagement.

«Qui dois-je remercier, messieurs, dit-il, pour le service qui vient de m'être rendu?

--Mon ami Manoel, médecin aide-major dans l'armée brésilienne, répondit le jeune homme.

--Si c'est moi qui ai tiré ce singe, fit observer Manoel, c'est toi qui me l'as fait voir, mon cher Benito.

--Dans ce cas, messieurs, répliqua Torrès, c'est à vous deux que j'ai cette obligation, aussi bien à monsieur Manoel qu'à monsieur...?

Benito Garral», répondit Manoel.

Il fallut au capitaine des bois une grande force sur lui-même pour ne pas tressaillir en entendant ce nom, et surtout lorsque le jeune homme ajouta obligeamment:

«La ferme de mon père, Joam Garral, n'est qu'à trois milles d'ici[3]. S'il vous plaît, monsieur...?

Torrès, répondit l'aventurier.

--S'il vous plaît d'y venir, monsieur Torrès, vous y serez

hospitalièrement reçu.

--Je ne sais si je le puis! répondit Torrès, qui, surpris par cette rencontre très inattendue, hésitait à prendre un parti. Je crains en vérité de ne pouvoir accepter votre offre!... L'incident que je viens de vous raconter m'a fait perdre du temps!... Il faut que je retourne promptement vers l'Amazone... que je compte descendre jusqu'au Para...

--Eh bien, monsieur Torrès, reprit Benito, il est probable que nous nous reverrons sur son parcours, car, avant un mois, mon père et toute sa famille auront pris le même chemin que vous.

--Ah! dit assez vivement Torrès, votre père songe à repasser la frontière brésilienne?...

--Oui, pour un voyage de quelques mois, répondit Benito. Du moins, nous espérons l'y décider.--N'est-ce pas, Manoel?»

Manoel fit un signe de tête affirmatif.

«Eh bien, messieurs, répondit Torrès, il est en effet possible que nous nous retrouvions en route. Mais je ne puis, malgré mon regret, accepter votre offre en ce moment. Je vous en remercie néanmoins et me considère comme deux fois votre obligé.»

Cela dit, Torrès salua les jeunes gens, qui lui rendirent son salut et reprirent le chemin de la ferme.

Quant à lui, il les regarda s'éloigner. Puis, lorsqu'il les eut perdus de vue:

«Ah! il va repasser la frontière! dit-il d'une voix sourde. Qu'il la repasse donc, et il sera encore plus à ma merci! Bon voyage, Joam Garral!»

Et, ces paroles prononcées, le capitaine des bois, se dirigeant vers le sud, de manière à regagner la rive gauche du fleuve par le plus court, disparut dans l'épaisse forêt.